

ON S'ABONNE
AUX BUREAUX PROVISOIRES
DU JOURNAL,
Rue Porte-Foin, 14,
Chez le C^{en} RICHARD,
Et boulevard du Temple, 42.

LES BOULETS ROUGES.

FEUILLE DU CLUB PACIFIQUE DES DROITS DE L'HOMME.

RÉDACTEUR : LE C^{en} PÉLIN.

ABOLITION

DES SINÉCURES ET DES PRIVILÈGES.

ÉCONOMIE, TRAVAIL, MORALISATION ET INSTRUCTION DES MASSES.

L'Ordre est la conséquence de la Liberté et de la Civilisation.

ABOLITION

DE LA MISÈRE.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

1 an..... 8 fr.
6 mois..... 4
2 mois..... 2

Les lettres non affranchies seront
rigoureusement refusées.

PARIS, 22 JUIN 1848.

Nous avons marché vite depuis le 24 février; la pente est rapide, quand nous arrêterons-nous? Hier la loi sur les attroupements, aujourd'hui le retrait des salles de réunions populaires; les clubs sont définitivement interdits dans les locaux appartenant à la ville de Paris. Monsieur Marrast l'a voulu; M. Marrast voudrait encore beaucoup d'autres choses, voire même que le *National* fût le seul journal exempt de timbre et de cautionnement; ses aimables collègues aidant, il ne faut désespérer de rien.

Puisque nous n'avons plus nos salles d'enseignement politique, puisque le Club Pacifique des Droits de l'Homme n'a plus de lieu de réunion, son comité publie cette feuille pour protester encore et dévoiler les turpitudes d'un pouvoir bâtarde qui, méconnaissant son origine, retombe dans les errements d'un despotisme contre lequel nous élevâmes nos barricades. De la part de ces hommes nous nous attendons maintenant à tout; rien ne nous surprendra, nous les regarderons faire en enregistrant seulement leurs actes, jusqu'à ce que le Souverain, las de les voir dégrader sa puissance, sorte de son engourdissement pour chasser et châtier ses valets.

Nous serons la voix des clubs démocrates et socialistes, nous serons les interprètes des pauvres, nous serons leur organe et celui de tous ceux qui souffrent et se plaignent; en un mot nous viendrons en aide, autant que nous le pourrons, à tous ceux qui auront droit et justice.

Sortis des rangs du peuple déshérité, vivant au jour le jour du fruit d'un travail pénible, nous connaissons toutes les misères de l'ouvrier, nous avons voyagé le sac sur le dos sur les grands chemins, pour faire avec lui notre tour de France, nous avons eu faim; nous avons passé des hivers avec des vêtements en lambeaux, sous lesquels nos membres se glaçaient, nous avons couché plus d'une fois sous les noyers et les chênes, faute de quelques sous pour payer un gîte.

Et cependant, heureux parasites, sachez-le bien, nous étions laborieux et économes; car, vous avez beau le nier, il existe encore bien des classes d'industriels dont le travail est insuffisant pour les mettre à l'abri de la misère contre laquelle ils luttent en vain dans les hivers et les mortes saisons.

A nous donc de défendre la cause de nos frères et la nôtre, à nous de réclamer contre une organisation impie; à nous, enfants déshérités et voués à la misère, de montrer à tous nos glorieux baïllons; à nous de répondre à l'éloquence de la rhétorique à gages par l'éloquence que donne le bon droit et la vérité.

Il faut une voix aux travailleurs, nous aurons le courage d'élever la nôtre, nous braverons les sarcasmes des plats valets de l'égoïsme et de la réaction, nous nous draperons dans notre misère, nous la mettrons face à face avec votre luxe, et nous demanderons quels sont ceux qui ont le plus mérité de la patrie.

Pourtant, malgré nos maux, j'ai hâte de le dire, nous ne venons point incriminer un passé néfaste pour nous. Dès notre enfance, nous avons souffert, nous sommes habitués au jeûne, nous ne voyons pas vos trésors avec un oeil d'envie, nous réclâmes le droit du travail, pour que nos enfants ne soient plus éternellement voués à la misère; pour prix de nos sueurs, nous ne voulons que vivre en travaillant sur cette terre où Dieu nous a condamnés à souffrir.

Mais si nous sommes résignés et calmes, il ne faut pas nous prodiguer l'injure, il ne faut pas non plus toucher à ce droit que nous avons conquis, car c'est notre pro-

priété; ne nous l'enviez pas, et nous ne toucherons pas à la vôtre. Nous sommes des hommes de paix et d'étude. Si vous ne voyez point en nous des frères, vous pouvez au moins sans crainte nous traiter en amis, nos mains loyales vous seront toujours ouvertes, si vous ne cherchez pas à nous repousser vers un passé désastreux. Nous marchons pacifiquement dans la voie du progrès, nous voulons le bonheur de tous. Qui donc oserait attaquer ceux qui veulent vivre et mourir esclaves fidèles de la liberté?

Il en est pourtant, et c'est à ceux-là que nous saurons répondre; nous saurons déjouer les perfides machinations de ces ennemis de la civilisation et du progrès, et si la foule un instant égarée ajoute foi à leurs odieuses calomnies lancées dans l'ombre, nous viendrons en plein jour plaider notre cause, démasquer les imposteurs, et faire triompher le bon droit que veulent en vain étouffer l'ignorance et l'égoïsme.

AUX MEMBRES DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

Si vous ne mobilisez pas le sol, vous ne parviendrez jamais à organiser le travail; malgré les efforts de vos inables financiers, vous nous ferez faire banqueroute.

Avec tous vos projets, je ne vois pas d'issue pour sortir du mauvais pas dans lequel vous vous êtes engagés.

La misère qui hurle dans la rue; trois prétendants qui vous harcèlent et dont vous avez peur; le pouvoir dont quelques-uns d'entre vous sont avides, auquel ils se cramponnent et qui leur échappera pour aller tomber aux mains de quelque despote qui les courbera avec vous sous un joug qu'il nous faudra secouer encore;

Voilà la pente sur laquelle vous glissez rapidement, avec votre projet de présidence, vos mesures liberticides et vos demi-moyens que nous reponssons avec force; avec vos attaques indirectes dirigées contre les travailleurs, avec votre antipathie bien prononcée contre le socialisme qui vous ouvre la seule voie praticable pour sortir de la position terrible dans laquelle vous nous avez placés, et de laquelle vous semblez prendre à cœur de ne pas nous faire sortir.

Écoutez la voix du Peuple.

Appuyez-vous sur lui.

Il ne fera pas défaut si vous l'appellez pour défendre la République démocratique et sociale.

FAITS DIVERS.

Le Citoyen Maire, qui refuse et retire les salles aux ouvriers, vient de mettre à la disposition de certains patrons la salle Saint-Jean de l'Hôtel-de-Ville.

Le général Clément Thomas, selon le président de l'Assemblée, a bien mérité de la patrie. Est-ce pour avoir donné sa démission?

On lit dans le journal *l'Assemblée nationale* du mardi 20 juin, dans un article intitulé *Triste Vérité*:

« Il faut le dire hautement avec toute l'indignation de notre âme, comme chacun le pense, comme chacun le répète dans son entourage:

« Nous sommes en ce moment gouvernés par des incapables et des traîtres, il faut les chasser, etc. »

Les rédacteurs du journal *l'Assemblée nationale* seraient-ils donc à la chambre? S'il en est ainsi, en ce qui les concerne, nous approuvons fort cette mesure.

Le citoyen Hugo a fait son début à la tribune de l'Assemblée nationale. Il a été ce que nous avions prévu: faiseur de phrases et de gestes, orateur à mots ronflants et creux; persévérant dans la voie perfide et calomniatrice

de sa dernière affiche, il a parlé des désœuvrés, de la misère, des oisifs, des fainéants, des lazzaroni, des prétoriens de l'émeute, des condottieri, en un mot il a fait suer la métaphore pour arriver à une attaque contre les ateliers nationaux.

Ce n'est qu'une insulte de plus, insulte gratuite et sans résultat, car Victor Hugo a complètement échoué: la politique ne se traite pas comme les drames et les romans; il faut à la chambre des socialistes, des penseurs, et non des comédiens ou des saltimbanques.

Puissent les rumeurs qui ont accueilli sa péroraison lui être un enseignement profitable. Nous avons applaudi ses poésies, qu'il nous évite donc de siffler ses discours!

Simple question.

Y a-t-il égalité devant la loi pour celui qui ne peut pas payer la justice et qui ne peut alors profiter de l'appui que lui prêterait cette loi?

Notre Thémis n'est aujourd'hui (surtout en matière civile) qu'une prostituée qui ne se donne qu'à beaux deniers comptant.

Constitution.

ART. 112. « La force publique est essentiellement obéissante.

« Nul corps armé ne peut délibérer. »

Avis à la Garde nationale.

Nous publierons dans notre prochain Numéro la 1^{re} partie d'un projet complet d'organisation du travail par le citoyen Richard.

ESCAMOTÉE!...

Liberté, Égalité, Fraternité. « Le gouvernement provisoire s'engage à garantir l'existence de l'ouvrier par le travail.

« Il s'engage à garantir du travail à tous les citoyens. » N'en déplaise à Messieurs nos Représentants cela a été écrit en grosses lettres, signé et paraphé, proclamé avec enthousiasme par M. Marrast lui-même, qui dans son délire avait oublié de ce musquer ce jour-là.

Il y a quelque part trois mois, si ma mémoire ne me fait pas défaut, tous les ouvriers, tous les hommes en blouse étaient indistinctement, et en bloc, reconnus pour des héros.

La garde mobile faisait l'orgueil de notre gouvernement provisoire. Il s'appuyait sur elle; il la choyait; et il eût, sans hésiter, voté une couronne civique à chaque soldat s'ils eussent eu la velléité de se passer cette fantaisie.

Pauvre garde mobile tu es aujourd'hui devenue suspecte, tes anciens amis désirent ardemment te voir.... à la frontière.

Cela me rappelle nos pauvres enfants de Paris de 1830, dont les restes sont épars sur le sol africain!...

Aujourd'hui, il y a dit-on une grève organisée; des fainéants, des v....., voire même des forçats libérés, qui, à ce qu'il paraît, n'ont pas (même en voulant redevenir hommes honnêtes) le droit de vivre sous le règne de la fraternité.

Il y a des curieux que certain général peu populaire fait charger en disant: « Chargez la canaille! » Quel mot emploierions-nous donc pour commander une charge sur ses pareils et lui?

Il y a que celui qui a vendu jusqu'à sa dernière guenille, et qui n'aura bientôt plus la ressource des ateliers nationaux, aura la liberté de mourir dans la rue d'indigestion sans doute; car un monsieur philanthrope me soutenait (en présence d'autorités qui sans doute partageaient ses idées) que personne ne mourrait de faim, et

que si les 115 mille citoyens des ateliers nationaux étaient licenciés ils chercheraient alors de l'ouvrage et en trouveraient.

Pour moi, je déclare que le droit de travail est égal au droit de propriété; le droit du travail, c'est le droit de ne pas mourir de faim; c'est mon droit, je le défendrai; vous n'escamoterez pas celui-là tant que mon bras sera libre.

PREMIER BOULET.

PROFESSION DE FOI.

Déjà des plats valets la horde rassurée,
Plus âpre que jamais accourt à la curée,
De leur première marche ils ont repris le cours;
La France se débat sous de nouveaux vautours;
Pour eux rien n'est sacré, rien n'est cher, rien ne coûte,
Par eux la nation frise la banqueroute,
L'économie en vain nous offre son concours,
Le bon marché des lois nous ruine tous les jours,
Toujours de plus en plus, et semblable à l'éponge,
Chaque jour voit s'enfler ce budget qui nous ronge;
Nos commis ont à cœur de nous pousser à bout,
Ils semblent se complaire à dégrader partout,
Le trésor dans leurs mains en tous lieux se gaspille,
Chacun de se charger; aux coffres chacun pille;
Chacun de s'écrier: à moi la grosse part;
A leur ambition il n'est pas de rempart,
Insatiables nains que la peur accompagne,
Hier contre les rois puis contre la Montagne,
Il leur faudrait je crois, tant le mal est aigu,
La lampe d'Aladin, et le cor de Tangu.

Au nom des libertés, grevez le populaire,
Un morceau du budget sera votre salaire,
Criez donc liberté! triumphe du pouvoir,
Contre nous sans pudeur vous voterez ce soir,
Car, pour les fonds secrets votre habile tactique,
Peut grever à loisir la pauvre République,
Saigne-toi donc toujours pauvre peuple aux abois,
Faut-il pas du papier pour griffonner tes lois (1).
Faut-il pas.... Liberté que courbe la tourmente,
Au lieu d'un seul tyran le peuple en a cinquante;
Liberté, Liberté, baisse bien bas le front,
Chaque jour nous apporte une injure, un affront.

Au secours, au secours! Républicains rigides,
Flagellerez-vous pas ces avortons avides.
Ces crétins dont la lèpre en plein jour se fait voir,
Vers rongeurs cramponnés malgré nous au Pouvoir.

O reviendrez-vous pas, vous que quatre-vingt-treize
Faisait courir pieds nus chantant la Marseillaise,
Vous, qui pour le pays marchiez trouvant moins lourds
Vos poitrines de fer qu'un pourpoint de velours.
L'or vous importait peu, vous n'étiez point avides,
Vous ne vous rouliez pas sous des lambris splendides,
Du salut du pays vous étiez soucieux,
Votre salon n'était qu'un cabinet fumeux.
Et quand la mort sur vous leva sa faux terrible,
Chacun de vous resta calme, fier, impassible,
Vous aviez accepté le calice de fiel.
Dieu qui juge, pour vous sans doute ouvrit le ciel,
Car vous étiez tous purs de l'ignoble avarice,
Vous avez combattu sur la brûlante lice,
Pour servir le pays dans vos convictions;
Rien ne saurait ici ternir vos actions.
Vous ne gorgiez pas d'or d'impudiques maîtresses;
L'or du pays n'a pas racheté vos bassesses,
La patrie en tout temps fut votre seul amour,
Comme le travailleur, vivant au jour le jour,
Du peuple qui souffrait partageant l'infortune,
Vous n'avez pas grevé la misère commune,
Les partis n'avaient pas à vous réclamer d'or
Quand vos têtes tombaient sous le neuf thermidor!...

Oh! ces hommes pourtant leur sont un grand exemple.
Mais non; de nos commis que la foule contemple,
L'égarement redouble, et spéculant sur tout
Leur esprit est un gouffre ou plutôt un égout.
Le masque est inutile, il n'est plus sur la face,
Les voyez-vous courir, envahir chaque place.
Ils ne se cachent plus: craignent-ils nos efforts,
Non, par la baïonnette ils se croient les plus forts,
Mais qu'importe à ma plume une puissance impure,
A la face je veux leur jeter mon injure,

(1) Vingt-cinq mille francs de frais de bureaux alloués.

Et de ma main débile aux yeux de tout Paris,
Clouer leur nom fameux sur tous les piloris.

Pour tous nos ennemis implacable adversaire,
J'irai, lançant mes feux comme un hardi corsaire,
Sur l'ennemi commun je m'avance en courant,
Guerre aux traîtres; soldats, qu'on me suive: en avant,
En avant pour flétrir cette cohorte immonde,
De vampires affreux qui dévorent le monde,
Près des spéculateurs qui se grevent sur nous,
Cessons dès aujourd'hui de courber les genoux.
Quoi, nous, déshérités que partout on repousse,
Nous, travailleurs pensans que le luxe éblouisse,
Nous prêterions les mains à de hideux exploits,
Nous aiderions encore à dégrader nos droits.
Non, désormais enfin, notre place est marquée,
Debout sur les glaces de la place attaquée,
Si vous osiez sur lui faire tonner l'airain,
Nous grossirions les rangs du peuple souverain.
Aujourd'hui confians dans la saine logique,
Méprisant vos complots contre la République,
Nos huées vous suivront dans chaque impur banquet.
Où vos voix vont porter des toasts à *Foutriquet*.

Du franc parler partout j'ai gardé l'habitude,
Ne soyez pas surpris de ma parole rude;
Je ne sais pas, par ruse, engager un débat;
J'aime peu les détours, j'appelle un chat un chat;
Je veux dans les partis que chacun se dessine,
Qu'importe contre nous si la masse domine,
N'aurons-nous pas toujours ferme à notre côté
La femme au bras de fer qu'on nommé Liberté.
Et puisque, par des noms, les partis se révèlent,
J'avertirai tous ceux qui parmi nous se mêlent,
Et qui peuvent sur nous demeurer incertains,
De consulter les noms mis sur nos bulletins.
Au dernier vote, amis, j'ai porté sur ma liste
Le citoyen *Raspail*, *Thoré* le publiciste,
Kersausie, et s'entend les quatre noms sortis,
Que n'ont pu nous ravir la ligue des partis (1).
Sous ce drapeau viendra qui voudra prendre place,
J'aime un franc ennemi pour le voir face à face,
Et nous n'appellerons en aide à nos efforts,
Que le progrès qui marche avec les hommes forts,
Quand ces hommes viendront nous tirer de l'abîme,
Quel sera l'avocat du seul droit légitime,
Contre tous les abus qui donc viendra crier,
Le pauvre comme nous, l'énergique ouvrier.

Le peuple souverain vous fait ses mandataires,
Représentans sortis des rangs des prolétaires,
Vous qui de l'atelier partagez les labeurs,
Ouvriers que le vote a rendus sénateurs.
En vous amis surtout j'ai mis mon espérance,
De vous seuls dépendront les destins de la France.
Vous irez droit au but apôtres ou soldats,
Vous n'engageriez pas d'inutiles débats,
Vous avez trop souffert sous le joug des despotes,
Pour vouloir aujourd'hui les servir par vos votes;
Les phraseurs parmi vous ne seront point admis,
Au joug des orateurs vous n'êtes pas soumis,
Qu'importent les discours lorsqu'une cause est sainte,
Le bon droit est pour vous, vous n'aurez pas de crainte,
Si quelque beau parleur, machiavel crétin,
Avec sa rhétorique et son obscur latin,
Avocat insolent d'une doctrine impure,
Sur vos rudes leçons apporte sa censure,
Du franc parler amis vous aurez votre part,
L'ouvrier sur son banc ne peut être à l'écart,
La tribune l'attend, c'est notre mandataire,
Place à l'homme porté par le flot populaire!...

Qu'il marche, c'est à lui de pousser en avant,
Qu'il soit l'homme du jour, celui du mouvement;
Qu'importe si, guidés sur leur chaise curule,
Se liguient contre vous tous les Sardanapale
Sans égards pour leurs cris le peuple doit marcher;
Des abus extirpés nous ferons leur bûcher,
Ouvriers, parlez haut, cette foule importune,
Ne saurait, je le dis, vous barrer la tribune,
Le peuple qui vous suit a repris son haubert,
Il vous garde et de près il surveille ISAMBERT.

Pour moi dans mes pamphlets indicateur fidèle,
Je veux marquer au front la colonne rebelle,
De tous les exploiters dont l'habile calcul
Embrouille notre Code et le rend encor nul,
Je veux que mes *Boulets* au feu de l'incendie,
Fassent voir nettement leur lâche perfidie,

(1) Pierre Leroux, Caussidière, Proudhon, Lagrange.

Je veux montrer, hostile au travailleur sans pain,
L'émérite jongleur qu'on appelle DUPIN.
Chacun aura son tour, pour flétrir leur mémoire,
Je dresse en mes pamphlets leur table expiatoire,
Et leurs noms par la presse indiqués au lecteur
Dans les prochains scrutins guidera l'électeur.

Que ce simple exposé me serve de préface,
Devant nos ennemis je viens marquer ma place,
Dans la lutte je veux ne point être à l'écart,
Vous me verrez toujours droit sur mon banc de quart;
Au sort du privilège opposant mon courage,
J'arrive sous son feu prendre mon embossage,
Allons mes matelots, pour qu'on puisse le voir,
Clouez à l'artimon notre pavillon noir,
Pavillon de malheur, de deuil et de misère,
Pavillon du proscrit qu'on a rendu corsaire,
Pavillon qui veut dire à Monseigneur DUPIN:
Guerre si je n'ai pas mon travail et mon pain.
Allons mes loups de mer, le feu sur nous commence,
Aux palans mes enfans crions: *Vive la France*,
Foudroyons ces félons, ces indignes Tarquins;
A vos postes: chargez, hardis Républicains;
Le projectile est mis dans l'ardente fournaise,
Contre tes ennemis, République française,
Je vais, pour te servir, diriger ce Boulet.
Voilà mon compliment, la carte, le poulet,
Que j'adresse aux jongleurs, dont la race nous ronge,
Qui veulent dégrader le vrai par le mensonge;
A tous les *Foutriquets* réunis en troupeau,
A tous ceux qui sont là pour changer de drapeau,
A ceux que l'avarice a formés dans son bouge,
Feu: c'est sur eux que court mon premier Boulet rouge.

PÉLIN.

CLUB PACIFIQUE DES DROITS DE L'HOMME.

Nous appelons à nous tous les hommes qui ont foi en l'avenir et qui veulent prêter leur concours à la réorganisation sociale, tous ceux qui comprennent que le règne du privilège est passé et qu'il ne faut plus qu'il y ait de classes déshéritées au profit de quelques hommes que le hasard a favorisés à leur naissance.

Nous sommes de ceux qui croient que Dieu de toute éternité, lorsqu'il créa la terre qui nous porte, la fit assez large et assez productive pour que chaque homme y puisse vivre à l'aise.

Nous croyons que la propriété a ses limites comme tous les autres droits, nous croyons qu'il appartient à la loi de la restreindre; mais nous déclarons que nous voulons les réformes progressivement et sans secousses. Nous qui voulons le bonheur de tous, nous ne pourrions, sans déroger à nos principes, briser l'existence de ceux que le hasard a placés sous une organisation vicieuse.

Nous préparons donc la route pour que la génération future la trouve libre.

Nos principes ne sont pas de ceux qui sont de nature à jeter l'épouvante dans les rangs de la société. Que ceux qui veulent nous combattre se présentent, et ceux qui viendront comme nos adversaires se retireront, je l'espère, en nous considérant comme des amis. La vérité ne peut se faire jour que par la discussion, nous appelons donc de préférence les hommes qui se croient opposés à nos doctrines; qu'ils nous prouvent que droit et justice sont de leur côté, et nous déclarons que nous nous rallierons à eux immédiatement. Nous ne sommes pas des hommes à système, nous recherchons le bien partout où nous croyons pouvoir le trouver, nous rassemblons les matériaux épars pour en former un édifice solide, que chacun nous vienne en aide, car notre but est louable.

Venez donc à la tribune du club *Pacifique des Droits de l'Homme*, car, soit que vous y veniez pour nous appuyer ou pour nous combattre, le résultat des débats devra toujours aider à faire rendre hommage à la vérité que des infâmes osent dégrader par le mensonge.

Venez tous, vos paroles seront religieusement écoutées, vous pourrez facilement juger nos principes, et si vous voulez franchement le bonheur de la France, vous resterez avec nous pour aider au triomphe de la République démocratique et sociale.

Le comité fait savoir aux sectionnaires que la réouverture du club aura lieu très prochainement, ceux qui voudraient se faire inscrire et prendre des cartes donnant droit à l'entrée du club pendant un mois, en trouveront aux bureaux provisoires du journal. Le prix est de 50 c. Une souscription est, en outre, ouverte pour aider aux frais de location et d'installation du nouveau local.

PÉLIN, président.

RICHARD, vice-président.

BETBEDER, secrétaire.

Le Gérant, PÉLIN.